

CRU

DES LIENS

samedi 5 septembre 1998

Dans le cadre d'un stage à Ne pas plier, Serge Lesquer, étudiant à l'École nationale de photographie d'Arles, a tenté, dans une ville qu'il ne connaissait pas, de faire dialoguer des paysages entre eux dans leurs oppositions avec leurs témoins (habitants ou usagers de passage).



Un dialogue permanent

Dans le cadre d'un stage à Ne pas plier, étudiant en photographie, j'ai choisi d'organiser un Cru. La ville est ce qu'en font ses habitants et la base de mon travail de connaissance de la ville fut de recueillir des témoignages d'habitants d'Ivry rencontrés au fil de ses pérégrinations dans les quartiers, dans les rues, dans les bars, dans les loges de concierges, etc. À partir de ces discussions et du plan de la ville, j'ai élaboré un tracé en souhaitant dépasser la conception linéaire pour permettre aux citoyens une multitude de parcours et faire dialoguer les différents lieux traversés. De ses rencontres préparatoires, j'ai retenu quelques propos que j'ai mis en rapport avec ma vision de la ville — photographique — en élaborant une série de tracts distribués au long du trajet. Chacun devait pouvoir s'approprier ces prises de parole sur la ville.

Une contradiction symptomatique

Entre giboulées et soleil, faute d'avoir pu choisir les conditions météorologiques, j'ai choisi le jour — un samedi — afin de disposer d'une vie assez complète dans la ville, de la déambulation au grand flux hebdomadaire vers « Grand ciel », en prenant le parti pris d'aller à contre sens de ce flux consumériste. Le drapeau du Cru, son périscope, les tracts et les marcheurs partent de l'entrée principale du centre commercial. Je distribue le premier tract, j'explique que le choix du front de Seine s'impose comme point de départ, car la ville tire en partie son nom du fleuve. Et puis c'est un quartier en pleine transformation, avec le nouveau centre commercial et un projet de cinéma multiplexe. Cette zone apparaît déjà en mesure de concurrencer la force attractive du centre ville. Ivry-Grand-ciel, « *c'est un aspirateur à consommateurs* », ironise Renée Gailhoustet. Il est synonyme de fermeture de petits commerces à Ivry-port et au centre ville, de transfert de lieux de service public sur ce site, etc. Pourtant, d'autres habitants d'Ivry le considèrent aussi comme un lieu de rencontre. Cette contradiction semble symptomatique de la complexité de la construction urbaine.



Rue de l'Avenir

Le cortège progresse vers la rue de l'Avenir. Et est-ce bien réel cette rue de l'Avenir qui devient une impasse et se cogne contre le mur d'un parking souterrain ? Quelle perspective pour la rue de l'Avenir ! Le périscope permet de voir derrière la barrière qui ferme cet espace en attente. Ce terrain était dévolu à la construction d'une nouvelle Poste en remplacement de l'ancienne... en préfabriqué. Mais le projet est en suspend et la friche attend. De l'autre côté de la rue, des immeubles murés, d'autres délabrés. Tract sur le changement, le neuf, l'oubli. Au croisement avec la rue Pierre-Galais, le groupe s'arrête devant un terre-plein servant à diffuser la circulation. C'était auparavant une placette où les gens pouvaient se retrouver, avec, de part et d'autre un bar où quelquefois un accordéoniste jouait à quatre heures du matin, à l'ouverture des bars, pour les ouvriers des usines. Les usines ont disparu, les commerces aussi ; il ne reste plus que deux bars dans la rue Edmée-Guilloux. Les jeunes s'assoient sur les marches d'une ancienne pizzeria, à défaut de pouvoir utiliser l'espace de cette placette désormais occupée par ce terre-plein recouvert de plantations-décor. On remonte la rue Pierre-Galais. À gauche, place de l'Orme au chat, où il y avait auparavant un ferrailleur ; à droite, dans une impasse disparue, un lavoir palliait l'absence de salle d'eau dans la cité de l'Insurrection. Une ville n'est pas un lieu figé ; elle est toujours en construction-déconstruction. Les changements de fonction éclairent son évolution.

Les enfants de « l'hospice »

Arrivés dans ladite cité, une averse disperse le groupe. Serge rapporte quelques propos d'un habitant sur l'histoire de cette cité ouvrière HBM (Habitation bon marché) construite avant guerre, bien avant la trop souvent désastreuse politique des grands ensembles des années 50/60. Construite à la fin des années vingt sur un modèle circulaire, elle a été réhabilitée il y a une dizaine d'années pour agrandir les logements, installer des salles de bains (il n'existait qu'une salle de bain collective au rez-de-chaussée d'un des bâtiments) et des ascenseurs dans certains bâtiments où seront de préférence



installées les personnes âgées. Les marcheurs poursuivent leur chemin et traversent les rails de chemin de fer — désaffectés depuis 1986 — qui desservait les nombreuses usines du quartier et séparent aujourd’hui les deux jardins de la place de l’Insurrection. Les enfants fréquentent généralement le jardin où sont aménagés des jeux, les personnes âgées plutôt celui qui lui est symétrique, de l’autre côté de la rue. Cette séparation plus ou moins perméable entre jeunes et personnes âgées ne se retrouve guère ailleurs.

Garder la butte

À la sortie d’Ivry-port, rue Lénine, le gymnase des Epinettes a remplacé un ancien marché couvert. On enjambe la voie du RER. À droite, un parking au portail fermé; il n’a jamais servi; il n’a pas été construit pour! Sa construction aurait coûté moins cher au propriétaire du terrain que de payer une taxe sur les friches. Au loin, un terrain vague qui servait parfois à l’accueil des gens du voyage.

Renée Gailhoustet a rejoint le groupe, place Voltaire, pour parcourir avec lui les constructions que Jean Renaudie a réalisés avec elle au début des années 70. À l’aide de plans, elle explique l’intérêt du projet — non réalisé — de rampe de communication entre l’école Casanova, la place Voltaire et le centre Jeanne-Hachette. On emprunte la rampe qui relie la place et le centre, détournement du projet initial faisant perdre son intérêt à la circulation prévue entre la station de métro et l’école Casanova. Elle est devenue un lieu triste, ressemblant davantage à la voie d’accès d’un parking à étages qu’à une promenade. Renée Gailhoustet explique que l’intérêt de ce réseau à travers les terrasses, les promenades réside dans la possibilité de rencontrer aussi bien que d’échapper à quelqu’un. Pour elle, il est important de proposer aux citadins plusieurs possibilités de cheminement. Renée rappelle le caractère innovateur, pour l’époque, de jardins en terrasse pour des logements HLM. Renée présente un plan de Rome datant du XVIII^e siècle et faisant volontairement apparaître toutes les voies publiques ou semi-publiques, y compris les



circulations intérieures des bâtiments publics et religieux. En comparaison, sur les plans, les cités Jeanne-Hachette et Marat forment un bloc assez fermé qui ne présente pas les possibilités de traversée.

Sous-sol instable

Un escalier mène ensuite le groupe à la rue Robespierre. On distribue un tract relatant la réflexion d'une Ivryenne sur la fonctionnalité des bancs publics. Ceux du jardin Robespierre ont cette particularité de se faire face tout en conservant une certaine distance entre eux, permettant le contact autant que la possibilité d'isolement. Un nouvel escalier permet d'accéder à une terrasse de la cité Hartmann sur le plateau. L'emplacement est celui d'un ancien bâtiment de la cité. Au cours de la construction du métro, trois bâtiments se sont fissurés. Leurs habitants ont été évacués. Ces bâtiments serviront de terrain de jeu improvisé pour les enfants avant d'être rasés à la fin des années 60. À leur place, trois pelouses plantées à environ 50 cm du sol. Cette surélévation serait justifiée par la nature instable du sous-sol fait des caves des anciens bâtiments et des galeries des anciennes champignonnières. Le point de vue mérite la pause pique-nique. Intrigués, par ces gens étagés qui occupent leurs lieux familiers, deux enfants de la cité s'approchent pour en savoir plus. On leur explique le Cru et leur propose de se joindre aux marcheurs. Mais, leur curiosité satisfaite, ils préfèrent retourner à leurs occupations.

Une ville dans la ville

Le groupe traverse la cité Hartmann, une averse ponctue une nouvelle fois le parcours. On s'abrite sous le porche où se sont aussi réfugiés quelques habitants du quartier. L'un d'eux nous explique qu'il n'y a pas d'ascenseur car le sous-sol est trop fragile. La circulation est interdite pour les mêmes raisons. Aux dires d'une locataire, existait autrefois, rue



Hartmann, une ferme où l'on pouvait acheter des œufs. On distribue un tract regrettant la disparition des commerces du quartier. Les habitants ont réussi à rompre en partie cet isolement en réclamant un arrêt de bus qui leur permet de se rendre en centre ville ou à Grand ciel.

Le terrain de sport qu'on longe remplace un ancien bidonville qui fut résorbé au début des années 70. Ses habitants furent relogés dans les cités Grimeau et Hoche vers lesquelles le cortège se dirige. Les habitants interviewés mettent en avant son atmosphère « village ». Nous continuons notre chemin jusqu'à la place du Général-de-Gaulle, un désert de goudron qui contraste avec un slogan où l'on peut lire : « Respectons les espaces verts ». Encore un non-lieu, un espace en attente.

Histoire d'attachement

Avenue de Verdun, vers la Porte de Choisy. Certains auront perçu un changement sonore : la circulation est ici plus dense et plus rapide que dans le reste de la ville ; la RN 305 draine un important mouvement Paris/banlieue. Le parcours nous offre donc des variations du paysage sonore comme du paysage visuel. On emprunte la rue de Châteaudun vers la limite entre Ivry-sur-Seine et Le Kremlin-Bicêtre. Au bout de la rue, on s'exclame : « *Mais on sort de la ville !* ». Mais non, les logos des poubelles nous confirment que nous sommes toujours à Ivry. Les délimitations des villes sont plus floues sur le terrain que sur les plans. Ici, d'un côté de l'avenue, Le Kremlin-Bicêtre avec un quartier neuf ; de l'autre, Ivry, avec des habitats précaires. Sur le dernier tract on peut lire : « Il nous a dit : Vous avez deux possibilités, soit je vous donne de l'argent et vous partez, soit vous restez mais je ne sais pas pour combien de temps, pour un an, pas plus. Et après, je rase votre maison et moi je me fais construire un pavillon. » Ce sont les propos recueillis de cet homme dont la maison se trouve au bout d'une allée bordée de débris d'objets divers. Le propriétaire des lieux a expulsé les locataires et détruit les baraques à la pelleuse. Mais, comme un de ses voisins, notre résistant est propriétaire des murs. Cette forme de propriété des murs qui montre le système d'achat et de location qui existait dans certains bidonvilles de la banlieue parisienne ; ces transactions flirtaient souvent avec l'illégalité.

Quoi qu'il en soit, cet homme ne veut pas être expulsé sans dédommagement ; il préférerait cependant acheter le terrain. Or le propriétaire refuse de vendre et la justice n'a pas encore réussi à régler le conflit. La mairie a proposé à l'habitant un relogement qu'il a refusé ; il veut rester dans sa maison ; aussi précaire soit-elle, il y est attaché. Cet attachement à un lieu relativise le discours misérabiliste sur ce type d'habitat. Une voisine, que le propriétaire veut expulser, déclarait vouloir rester dans la maison où avaient vécu sa mère et sa grand-mère. Elle a un emploi et pourrait louer un autre appartement ; cependant, elle reste attachée à cette rue où elle jouait étant enfant, même si beaucoup de choses ont changé. Apprendre à regarder une ville, c'est peut-être commencer par respecter les gens qui y habitent, même à travers leurs contradictions et celles de la ville elle-même et de son histoire.

Serge Lesquers, photographe